Document generated on 04/16/2024 1:50 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Toujours le même refrain

Annie Molin Vasseur

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15059ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Molin Vasseur, A. (1992). Toujours le même refrain. *Moebius*, (54-55), 122–126.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

TOUJOURS LE MÊME REFRAIN

Annie Molin Vasseur

«Je hais les dimanches!» Je connais la chanson. Ré, la, sol, la, sol, fa... Je n'ai jamais été très bon en solfège. Joane me la chante continuellement. Où a-t-elle été la repêcher? Sans doute quelque D.J. en panne d'inspiration l'aura fait jouer sur les ondes. Autrefois, quand mon père était absent, ma mère la chantait. J'essayais de l'accompagner au piano, j'étais un enfant maladroit. J'essayais. Plus que maladroit, soupirait ma mère. J'ai les bleus rien que d'y penser. Joane est aussi entêtée qu'elle. Aussi entêtée. Ré, la, sol, la, sol, fa, toute la journée. Toujours le même refrain.

Contrairement à Joane, j'aime les dimanches. Depuis que j'ai eu mon accident, je ne fais guère de différence entre les jours de la semaine, mais les dimanches... Les dimanches, c'est ma vie, c'est Joane, c'est... Je les consacre tous à Joane, je les planifie pour elle; pour qu'elle ne s'ennuie pas, pour qu'elle m'aime un peu : le restaurant, sa famille, ma famille, les amis, les festivals, l'ouverture du Musée d'art contemporain, *portes ouvertes* en plus, je surveille mon porte-monnaie, le ciné, toujours un film à voir, le parc Lafontaine, le Jardin botanique, en été il est superbe, en faire le tour prend tout l'après-midi, le pique-nique au mont Royal, j'apporte du vin, les concerts, un opéra, *Car-*

men, quand il chante Oh ma Carmen!, une pièce de théâtre de temps en temps, une vraie ruine, le tour des galeries, Joane voulait être sculpteure, quelques promenades en ville, les terrasses sur Saint-Denis, le Vieux-Montréal, le Stade olympique, la cabane à sucre... Joane dit qu'elle a besoin de respirer, que... toujours la même chose, qu'on va trop vite, que je me répète. Elle trouve que tout va trop vite. Tout.

Moi, j'aime vraiment les dimanches. Je fredonne quelques couplets gais. Ils m'encouragent. Et sans arrière-pensées. Quand je chante, je n'envoie pas de messages à Joane. Je sais que tout dire n'est pas facile. Joane pleure parfois comme un petit enfant. Je l'assure qu'elle est ma femme, que je ne la quitterai jamais, que toujours... Joane n'aime pas les serments. Elle dit tais-toi, la vie est trop courte, trop mortelle. Elle s'ennuie mortellement. Je ne sais plus où l'emmener. Elle reste immobile. Pleurer et puis encore se mettre à parler à toute vitesse. Elle en veut à tout ce qui bouge. Les voitures, les bruits d'accélération sous les fenêtres, les coups de freins, les cris, les voisins qui la regardent du balcon, le dépanneur qui est en retard, la politique, la pollution, le chèque qui n'est pas arrivé, la pluie, trop de soleil...

Joane est fragile comme une poupée cassée de l'intérieur, avec des yeux tout bleus. Je lui donne tous les petits noms du monde : ma poupée, mon soleil, mon printemps, ma rive. Elle ne supporte pas. Les surnoms, sans doute.

Dimanche dernier, pas facile du tout. Joane a refusé de sortir avec moi, elle est restée au salon. Je suis allé faire un tour, seul. Elle soutenait qu'elle avait besoin de temps pour elle. Réfléchir, se retrouver. Du temps. Du temps. Comme si elle n'en avait pas suffisamment tous les autres jours de la semaine. On se voit du samedi soir au lundi matin. C'est un accord entre nous. Scellé au champagne, il y a deux ans. Depuis, je prévois tout, je trouve toujours un petit présent pour ma Joane. Une broche, une robe, des fleurs quand je suis moins riche, ou quelques chocolats. Puis je me ruine : une surprise de taille, cette bague en or avec ce brillant comme une larme. Joane accepte. Pour une seconde, un sourire. Cette seconde quand ses yeux s'agrandissent : un sourire et un merci; je suis le plus heureux des hommes.

J'oublie tout, l'accident et le reste. Quand j'ai failli mourir, une seule idée me torturait : ne plus voir Joane. J'aime Joane. Je lui... Elle dit que je n'aime que l'amour.

Depuis l'accident, la pension paie les dimanches. Le reste du temps, je vivote. Je n'ai pas de grands besoins. Je grignote quelques crudités et je porte toujours les mêmes vêtements. Joane l'ignore, elle ne me voit jamais en semaine. Quand elle me rabroue trop, je lui fais savoir. Du samedi soir au lundi matin, c'est entendu; on a passé un contrat, Joane, du samedi soir au lundi matin.

Joane n'apprécie pas seulement les cadeaux. Un peu. Elle attend mes caresses, quand on se retrouve le samedi. Même si elle n'accepte plus son corps, elle sait que moi je l'aime toujours; j'en connais toutes les courbes du bout des doigts. Elle a grossi depuis trois ans. Cela ne me dérange pas. Joane raconte que si elle n'est pas heureuse, elle prend du poids. J'essaie de lui faire comprendre combien le bonheur est une idée dans la tête et qu'après tant de souffrance physique, la vie vaut... Elle dit non. Arrête de me bourrer le crâne. Je hais les dimanches.

Je préfère ne pas trop discuter. On ne sait jamais ce qu'elle finirait par déclarer. Qu'elle ne veut plus me voir, par exemple, et têtue comme elle est! Depuis hier, j'ai peur. Peur que Joane ne vienne pas dimanche. Ce ne serait pas la première fois qu'elle me ferait le coup, mais elle finit toujours par me revenir le samedi soir suivant. Le dimanche matin aussi je fais l'amour à Joane. Je la réveille en douceur. Je la couvre de baisers. Partout, pour me faire pardonner. Pas facile pour elle d'accepter un homme qui a perdu un œil. Moi, je m'y suis habitué. J'essaie de ne pas trop y penser.

Quand je m'approche de son visage, j'ai l'impression d'avoir mes deux yeux. Je vois double, triple quand ses narines frémissent sous moi et que la peau de ses joues devient moite et douce sous ma bouche. Je la retrouve comme lorsqu'on s'est rencontrés, il y a trois ans. Blanche et pulpeuse : un vrai dimanche. Un début de printemps. Ceux qui vous rendent fous. Du soleil, de la chaleur, la neige qui fondait sur Montréal. Un printemps qui ouvrait tout, les portes, les fenêtres, ma vie. Tout devenait possible. Joane : une histoire aussi neuve que ce printemps-là. Je la revois

assise près de l'érable, sa tête contre l'écorce. Le bonheur! L'arbre en demandait autant que moi. Elle riait. Si mince dans sa robe perle, blonde et pastelle des yeux aux lèvres. Le genre de femme qui vous rentre dans la peau à perpétuité. Une journée dans les Laurentides dans le chalet prêté par mes parents. Je suis certain que le plaisir y restera inscrit dans chaque pierre. Le soir, il y a eu ce souper au restaurant, nos yeux riaient. J'avais un peu bu, Joane dit beaucoup, je bafouillais. Elle me pardonnait tout. J'affirmais que j'étais ivre de bonheur. Elle me versait du vin. Il y a eu l'accident. Six mois d'hôpital. Séparés. Ce n'est pas de ta faute Joane, je lui répète continuellement. Ivre de toi. Trop de soleil. Une voiture. Un bruit de freins. Trop vite. D'un seul coup. Ça aveugle.

À l'hôpital, j'ai compté vingt-quatre dimanches avant de retrouver Joane. Étrange comme on peut réagir différemment. Le même bonheur, le même accident et plus rien n'est pareil. Peu m'importait alors d'avoir perdu un œil, une jambe et de cicatriser le reste de mon corps à ne pas savoir ce qui resterait de moi, pourvu que je puisse revoir Joane. Depuis que je suis sorti, je suis heureux comme je ne l'ai jamais été. Si, peut-être ce premier dimanche de rencontre. J'avais l'impression de gagner un million au 6/49; je ne comprenais pas vraiment. Je buvais la vie à grandes lampées. Ça pouvait pas durer. Je me le disais. Ça pouvait pas durer. Revoir Joane.

Joane, depuis l'accident, a perdu son rire; cette façon bruyante d'éclabousser sa vie. Un rire qui faisait fondre la neige. Je le lui disais... autant que le soleil. Maintenant, j'ai l'impression qu'elle me hait avec le monde entier. Elle dit : Fais de quoi, change de disque.

J'essaie. Je ne dois jamais oublier que j'ai eu plus de chance que Joane : je peux marcher. Elle, elle est restée paralysée. On la bouge difficilement du lit au fauteuil, à la chaise roulante; de la maison à chez elle, de chez elle au Centre. Elle est triste ou en colère. Je ne lui en veux pas. Mon soleil. Elle m'aimante. Je tourne autour d'elle comme une toupie, puis je m'essouffle et tombe : Tu m'aimes un peu?

Elle dit qu'elle ne sait pas ce qu'est l'amour. Toujours du vin. Je m'excuse encore. C'est ma faute, si je n'avais pas bu ce jour-là, elle n'aurait pas eu à conduire la voiture. Ça fera juste trois ans, dimanche.